

« **Dominique! Dominique!** »

Est-ce moi qui ai crié ce nom? Et d'abord, où suis-je? Ah! ma tête! Je crois qu'elle va exploser. Ma parole! j'ai trop bu, ou bien j'ai reçu un coup de bâton sur le crâne. J'ai toutes les peines du monde à ouvrir ne serait-ce qu'un oeil.

Autour de moi, un insupportable brouhaha: des verres qui tintent, des rires qui fusent, des portes qui claquent, des chansons paillardes, des insultes, des rots. « Dominique? Plus là! » dit une voix à côté de moi. J'ouvre enfin les deux yeux et j'aperçois une femme de presque quarante ans qui me contemple d'un air narquois: si elle s'arrangeait un peu, elle pourrait être pas mal, peut-elle lire dans mon regard. « Et moi, qui suis-je? » suis-je sur le point de lui demander. Inutile! je m'en souviens déjà: je m'appelle Jean Germiné, Merich pour les intimes. Féru d'histoire, comme s'amuse à me définir mes amis.

La femme continue à m'observer d'un regard goguenard. Connaît-elle vraiment Dominique? Dominique que j'aime, que j'ai toujours aimée, avant même que je ne soupçonne son existence... Je revois son sourire sur la photographie jaunie publiée dans le journal local d'il y a vingt ans. Car c'est bien vrai: je suis féru d'histoire, au point de passer la plupart de mes journées dans les archives, fouillant dans le passé de notre bonne petite ville. Et un jour mes yeux ont croisé ceux de Dominique, immortalisée par le photographe du *Courrier de Mars* lors des élections municipales.

Que faisait cette femme au visage mélancolique au milieu de la foule joyeuse qui fêtait la énième réélection de Monsieur Marmin au poste de maire? Qui était-elle? Vivait-elle encore ici? Était-elle encore, vingt après, aussi belle que sur la photo? Une foule de questions se pressaient dans ma tête, qui me fait si mal aujourd'hui, dans ce bar où j'ai atterri je ne sais comment, peut-être pour noyer mon chagrin de n'avoir pas retrouvé Dominique, puisque c'est ainsi qu'elle s'appelle, à en croire la légende de la photo – juste un prénom, et un regard qui n'a cessé de me hanter.

Oui, à présent, je commence à me souvenir: des semaines et des semaines d'enquête, le rêve fou de la croiser dans la rue, la certitude de la reconnaître au premier coup d'oeil. Comment oublier ce regard? Et puis, les moments de découragement, d'impuissance, de désespoir... Pensez donc: aimer une femme à vingt ans de distance! Vingt ans de décalage et croire malgré tout qu'elle est encore et toujours semblable à la créature découverte sur cette photo, pas une ride de plus au coin de l'oeil ou de la bouche, non! Dominique dans toute sa splendeur,

avec ses longs cheveux offerts à la brise estivale, sa petite robe toute simple et ses sandales.

La femme qui se tient en face de moi me tire brusquement de ma rêverie: « Dominique? Plus là » répète-t-elle, comme si ma réaction ne l'avait pas entièrement satisfaite. Dominique était donc là? Percevant enfin dans mon regard l'interrogation qu'elle guettait, elle ajoute: « Tu ne te souviens pas? Là-haut, dans la chambre! Ça ne se raconte pas, pourtant. Moi, j'ai eu du plaisir ». Elle sourit, enfin heureuse. Je rougis. Non, je ne me souviens pas. Ou plutôt si, mais une seule image, comme extirpée d'un rêve: trois corps nus sur un lit, et moi qui murmure un prénom.

« Dominique n'a pas eu à en changer, dit encore la femme, comme si elle lisait dans mes pensées. Ses parents - paix à leurs âmes! - ont été bien inspirés ».

L'un de ces corps est donc le mien: j'ai enlevé mes lunettes, tout est flou, la sueur coule le long de mon épine dorsale, je murmure « Dominique! », mais je ne retrouve presque aucun de ses traits dans le visage qui effleure le mien. Et pourtant, ces baisers, ce sont bien ceux dont j'avais rêvé. Et ces râles de plaisir? Je rougis de plus belle.

La femme semble vraiment s'amuser. « Je crois qu'on se ressemble » ajoute-t-elle sans que je comprenne si elle se réfère à moi ou à Dominique.

J'aimerais qu'elle me la décrive minutieusement, qu'elle me dise que mon rêve s'est enfin incarné, que le temps a suspendu miraculeusement son vol, que l'un des corps offerts à mes étreintes était bien celui-là. Pourquoi ne suis-je sûr de rien? Pourquoi ai-je besoin de témoins? Le désir était-il si fort que son assouvissement a presque tout effacé de ma mémoire? Et comme si mon sort dépendait de sa réponse, je demande à la femme: « Quelle est la dernière phrase que j'ai prononcée avant de m'assoupir? ».

Une étrange mélancolie envahit son regard, presque aussitôt chassée par un méchant sourire: « Dominique est morte ». Je sais que ce n'est pas vrai. Mais la femme ne ment pas: j'ai bien proféré cette phrase. Et maintenant, je ne veux plus savoir ce qui s'est passé dans cette chambre: je me sens souillé, chaque orifice de mon corps me fait mal, j'ai envie de régurgiter mon âme.

Oui, Dominique est bel et bien morte. Et peut-être même n'a-t-elle jamais existé que sur cette photo où se lisait déjà dans son beau regard l'exil intérieur auquel elle a fini par échapper d'un simple coup de bistouri, bon père de famille recomposée, traînant comme moi et ma voisine dans un bar glauque en quête d'aventures d'un seul soir.